



LES PAS DU PÈRE

SYLVAIN DAUVISSAT

Sylvain Dauvissat

Les Pas du père

© Sylvain Dauvissat, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3718-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

-Prologue-

Une pluie battante cognait sur les carreaux des fenêtres du tribunal de Saint-Omer. Depuis le début de la matinée, elle n'offrait aucun répit aux habitants de la région qui vivaient sous un ciel grisâtre et bas de plafond depuis plusieurs jours déjà. Lorsque le président de la cour d'assises lui posa sa question préliminaire, Cassy, d'abord intimidée, s'emporta :

— Puisque je vous dis que le souvenir du bruit de ces pas me hante !

Puis, elle se reprit et poursuivit plus calmement, consciente qu'elle parlait dans un tribunal.

— Il m'obsède jour et nuit depuis que le drame est arrivé. Il ne me laisse pas en paix. Il n'y a pas une minute sans que je ne pense à ce bébé, mon bébé, celui que je devrais tenir dans mes bras à l'heure qu'il est. Au lieu de ça, c'est un fantôme qui m'obsède jusqu'à la nausée. Aucune mère ne devrait connaître les tourments que je traverse. Ce n'est pas humain, ça ! Avez-vous seulement une idée des terreurs qui surgissent dans mon esprit ? Mon petit, le sang de mon sang, la chair de ma chair !

Elle pleura et poursuivit en scrutant un à un les visages des membres du jury :

— Le bruit de ces pas qui est gravé dans ma mémoire, c'est celui des pas de l'homme qui a tué mon bébé, c'est le bruit qui annonce son dernier cri, son dernier souffle. Il fallait l'entendre, c'était minuscule, à peine audible et pourtant c'était le son de mon bébé, celui qu'on m'a pris. Un bruit de pas, je vous dis !

Cassy s'effondra. Le président de la cour d'assises marqua le coup. Il en avait pourtant vu d'autres. Si proche de la retraite, ce juge s'étonnait encore d'être confronté à l'indicible. Devant lui, à la barre, ce n'était pas n'importe quel témoin qui se présentait face à lui et à ses deux assesseurs. Il s'agissait d'une victime. Cette double casquette devait être bien lourde à porter. Cassy Duhamel avait vingt-deux ans et une existence de jeune maman à mener, autrement dit une vie à construire, de la tendresse à donner, des bonheurs à venir, des cadeaux de fête des mères et des spectacles de fin d'année scolaire qui l'attendaient. Normalement. Dans la salle d'audience où il œuvrait, rien n'était jamais normal.

Il s'étonna cependant. Il fut surpris par la façon de s'exprimer de la jeune femme. Vu son accoutrement, rien ne la prédisposait à parler de manière aussi claire, avec un vocabulaire approprié. Ses pieds d'abord. En l'observant, il remarqua qu'elle portait des baskets blanches d'une célèbre marque de chaussures de sport, barrées par une longue virgule rose qui rappelait les ailes de la déesse Niké. Cassy Duhamel était vêtue d'un pantalon fuseau noir qui l'étriquait et d'un sweat à capuche de la même couleur où l'inscription « Je suis à croquer » contrastait avec la solennité de l'instant. Pour couronner le tout, elle n'avait pas ôter son blouson molletonné jaune doré trop court. En somme, elle possédait tout du look des jeunes filles des corons du bassin minier, du moins telles qu'il se les représentait. Toutes celles qu'il avait vues défiler ici écorchaient la langue française aussi souvent qu'elles le pouvaient. Alors, il fut surpris en l'écoutant répondre à sa question qu'il voulait simple mais déterminante : « Pouvez-vous nous parler du bruit que faisaient ces pas ? ».

La pluie cessa mais le mal était fait. Toute l'assistance était médusée. D'un coup, un seul, elle fut happée par les larmes de Cassy et plongée dans l'horreur, celle d'une jeune maman dont le père avait tué le nourrisson, né quelques jours auparavant, car il n'en voulait pas. Un crime singulier dans l'univers du glauque et on le jugeait ici, dans une ancienne chapelle épiscopale, à soixante-dix kilomètres de la maison mitoyenne en briques rouges dans laquelle il s'était déroulé.

Son instinct dit au président de la cour d'assises qu'il n'en avait pas fini avec le fait de se faire des cheveux blancs, que le fardeau des maux de la société à porter allait, encore une fois, être bien lourd et que rendre justice n'était décidemment pas une mince affaire.

Cassy se trouvait en haut, dans la chambre qu'elle occupait avec un de ses trois frères, Dylan. Ce n'était pas commode mais l'étage ne comptait que trois chambres, il fallait bien partager. Elle s'entendait bien avec lui. Les deux autres étaient trop grands et sans arrêt absorbés par leurs Nintendo DS quand ce n'était pas avec un ballon de football. Dylan y jouait aussi, mais pas dans la même catégorie que Kévin et Johsone. Dylan pestait parfois contre la présence de sa sœur et de ses jouets mais faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Cassy endossait souvent le rôle de confidente lorsqu'il avait raté un but tout fait ou parce qu'une des filles dont il était tombé amoureux l'avait éconduit. Même si elle n'était qu'une enfant, Cassy avait conscience qu'il était un vrai cœur d'artichaud. Ce qui était bien, c'était qu'elle n'avait pas besoin de parler, juste d'écouter. Dylan possédait des prédispositions pour se faire la conversation tout seul. Elle avait juste à être là, présente. Chacun y trouvait son compte, l'un une oreille, l'autre une voix.

Elle donnait le biberon à sa poupée Cicciobello, celle qu'elle avait eue pour ses huit ans. Ça avait été une sacrée surprise. Sa mère et son père lui avaient expliqué qu'ils avaient consenti à un sacré effort afin de la lui offrir. Aussi, elle se montrait reconnaissante en veillant à ne pas trop déranger la chambre. Elle s'était installée sous le vélux, contre un pan du mur, dans le seul endroit où il n'y avait pas d'étagères occupées par des maillots de football. Ceux-ci étaient bien pliés et il fallait faire attention à ne pas les mettre sens dessus dessous. Il était ainsi interdit de chahuter dans la chambre au risque de les faire tomber malencontreusement. Parfois, Dylan les posait négligemment et les maillots débordaient de la pile. Cassy s'évertuait alors à les remettre comme il fallait afin de soulager sa mère. Elle n'avait pas que ça à faire. Ses journées étaient bien assez éprouvantes comme ça pour qu'elle ait des soucis en rentrant chez elle. Dylan le savait bien mais c'était plus fort que lui. Des quatre enfants, il était le plus désordonné.

Son père était en bas, attendant que son épouse rentre et qu'elle prépare le dîner. Cassy décréta que le moment était venu de faire faire son rot à son poupon. C'était ce que sa mère aurait fait. Il serait bien assez tôt ensuite de lui changer sa couche. D'un geste expert, répété tous les soirs en attendant le moment du repas, elle prit le poupon contre elle et lui tapota légèrement le dos.

À vrai dire, elle ne tenait pas ça de sa mère. Etant la plus jeune, elle n'avait pas eu l'occasion de la voir mater. Elle prenait exemple sur la voisine qui venait juste d'accoucher. Cassy se sentait tellement investie de la mission de bien faire que, lorsqu'elle entendait le bébé de cette voisine pleurer à travers la cloison qui faisait office de mur de séparation entre les deux habitations, elle montait systématiquement dans sa chambre en croyant que c'était son poupon qui se manifestait. Ce n'était jamais le cas. À plus de cent euros le jouet, elle n'avait eu pour son anniversaire que sa version la moins chère, celle sans l'imitation des pleurs. Elle ne s'en plaignait pas. Son poupon possédait une bouche en cul de poule qui permettait d'enfoncer aisément le biberon qu'elle avait gagné à une pêche aux canards lors de la ducasse. Ce dernier avait attendu longuement et sagement dans un tiroir l'arrivée de la poupée Cicciobello.

Quand elle décida que le rot était passé, elle caressa affectueusement la tête de sa poupée. Son imagination lui fit oublier la rigidité du contact du plastique et elle se rêva en maman épanouie et aimante. Cassy ne se projetait jamais en princesse attendant son prince charmant mais tout le temps en bonne mère de famille. Une petite voix intérieure lui murmurait que c'était sa destinée. Le monde était bien trop cruel pour s'occuper de lui. Seuls les enfants valaient la peine qu'elle vive. Elle n'avait pas vraiment conscience de la vie et de la mort mais sa conviction de petite fille était faite. Elle allait s'occuper de bébés lorsqu'elle serait plus grande, les siens ou ceux des autres. Un jour, elle s'était renseignée sur cette possibilité auprès de sa mère alors qu'elle était en plein repassage.

— Est-ce que ça existe un métier où on passe son temps avec des enfants ? demanda-t-elle.

— Ça s'appelle nounou, lui répondit sa mère sans s'éterniser. Mais laisse-moi tranquille, tu vois bien que j'ai du boulot. Les affaires de travail de ton père ne peuvent pas attendre !

Lorsqu'elle entendit la bicyclette de sa mère freiner sur le gravillon, elle sut que c'était l'heure. Ça faisait comme un couinement rigolo et son père ne s'était toujours pas résolu à réparer ces freins. Alors, Cassy rassembla les quelques affaires qu'elle avait éparpillées et les remit dans son bac à jouets, celui en plastique translucide, le même que son père fabriquait à l'usine. Et elle patienta. Elle suivit le rituel habituel. Sa mère était femme de ménage, au black comme elle disait. Elle travaillait dans le quartier où il y avait des maisons de maitres.

Elle ne savait pas trop ce que ça voulait dire mais elle comprenait que c'était là que vivaient les familles qui avaient les moyens. C'était ce que ses parents racontaient. Sa mère faisait le ménage pour des gens qui n'avaient pas le temps de le faire chez eux mais qui possédaient les revenus suffisants pour le faire faire par d'autres. Cassy trouvait ça impensable. Dans sa maison, c'était sa mère qui assumait ces tâches, pas quelqu'un d'autre. Et même si ses parents avaient eu l'argent nécessaire pour employer une autre personne pour le faire, sa mère ne lui aurait jamais laissé le soin de s'en occuper. Elle mettait un point d'honneur à tenir son chez-soi en ordre. Parfois, elle criait après ses frères ou bien après elle parce qu'ils lui rajoutaient du travail mais c'était de bonne guerre. Aussi loin qu'elle pouvait s'en souvenir, il n'existât pas un matin sans que son lit ne soit fait au carré. Ça se déroulait selon un processus immuable. Tandis que ses frères faisaient leur toilette, très souvent succincte, elle petit-déjeunait. Sa mère en profitait pour faire les lits. Elle racontait qu'il fallait faire son lit comme on se couchait. Son père ne l'aidait jamais. Ses postes étaient bien trop exténuants. Le travail de sa mère, aussi, était fatigant et on ne pouvait pas vraiment dire que ses employeurs la payaient bien. Même pas au Smic comme le claironnait son père.

C'était donc l'heure, sa mère rentrait, fourbue. Et le rituel commença.

— Enfin, j'ai bien cru que tu n'arriverais jamais ! lui fit remarquer son mari sur un ton de reproche.

— J'aimerais bien t'y voir, toi, lui répondit-elle. C'est toujours pareil avec les Lejeune ! Il faut qu'ils vérifient mon travail dans les moindres recoins avant de me libérer. En plus, cette empotée de madame Lejeune m'a demandé au dernier moment si je pouvais faire une machine à laver pour sa fille. Tu te rends-compte ? Cette gamine a seize ans et elle n'est toujours pas fichue de faire son linge toute seule. Elle avait à tout prix besoin de son jeans pour demain !

— Tu parles ! Je crois plutôt que tu as trainé en route et que tu as croisé Brigitte. Vous avez passé votre temps à vous raconter les ragots du quartier, oui !

— Tu sais bien que ce genre de discussion ne m'intéresse pas, Patrick, lui asséna-t-elle en accrochant son manteau. De toute façon, c'est toujours la même chose, lorsque tu es posté le jour, tu es invivable.

— Je te conseille de ne pas la ramener, Stéphanie, lui recommanda-t-il. Tu connais la situation de l'usine. Avec les gars, on en bave. Alors si tu pouvais être

à l'heure pour nous servir à manger, ça serait pas mal.

— Moi aussi, je trime, figure-toi !

— Pour ramener que dalle !

— De quoi boucler les fins de mois.

— Pardon ? Répète un peu ?

— Tu m'as très bien compris, Patrick. Si je n'avais pas mes ménages, on ne s'en sortirait pas. Comment on ferait pour payer la licence de foot des gamins, tiens, par exemple ?

— Laisse les garçons et le football en dehors de ça, sinon je vais réellement me fâcher !

D'en haut, Cassy perçut le ton qui montait. Elle se recroquevilla, assise sur son lit, en prenant soin de pas défaire la couette. Ça faisait partie du rituel. Son père et sa mère se disputaient tous les soirs jusqu'à ce que cette dernière aille dans la cuisine préparer le repas. Il fallait juste laisser passer l'orage. Ses frères l'avaient bien compris. Eux ne s'en formalisaient plus. Ils jouaient à PES 6 sur leur console. Seuls leurs estomacs de garçons souffraient. Le reste, c'était le problème de leurs parents.

— Sais-tu au moins que les cadences ont augmenté ? reprit le père de Cassy. Le patron explique que si on n'est pas contents, c'est la fermeture qui nous guette. Avec la concurrence des Chinois, on est cuits ! Mon épaule me fait mal et l'ergo est en arrêt maladie. Un toubib en arrêt ! T'imagines ça, toi ? Alors, ta madame Lejeune, j'en ai rien à cirer. Je tombe de fatigue et j'ai faim.

— J'y vais, consentit son épouse.

— T'as plutôt intérêt ! Et si tu rentres encore en retard parce que tu as perdu du temps en chemin car tu as papoté avec une des poufiasses du quartier, je te le ferai payer, hurla-t-il en la menaçant du poing.

— J'aimerais bien voir ça ! le défia-t-elle en regrettant immédiatement sa provocation.

— Il ne faut pas me le dire deux fois !

Immanquablement, le ton monta encore. Les cris de ses parents résonnèrent

dans les oreilles de Cassy comme un horrible morceau de hard-rock, un de ceux que son père écoutait le week-end après avoir éclusé quelques bières au retour des matchs de football de ses frères. Systématiquement, il farfouillait alors dans son bac à cd et mettait des albums de Metallica sur une vieille chaine hi-fi, usée par les années qui avaient passées depuis sa jeunesse. Dans ces cas-là, il devrait plutôt être content. Ses frères étaient doués et remportaient souvent leurs rencontres respectives. Au bord du terrain, il était fier et donnait le change, une bonne image de lui. C'était à la maison que ça se gâtait. Pour l'excuser, sa mère expliquait souvent à Cassy qu'il avait le bourdon parce que Kévin, Johsone et Dylan réalisaient le rêve qu'il n'avait pas pu assouvir. Alors, elle ne le contrariait pas.

Ce soir-là, quelque chose changea néanmoins par rapport à d'habitude. Lorsque Cassy rejoignit sa mère après le dîner pour l'aider à faire la vaisselle, elle remarqua une grosse et vilaine tache rouge virant au violet autour de son œil droit.

— Tu sais, il ne faut pas en vouloir à ton père. Il a des journées difficiles au travail, voulut-elle lui expliquer en voyant que Cassy la regardait étrangement. Remarque, moi aussi j'ai des journées usantes ! S'il n'y avait que les Lejeune, ça irait encore. Mais il y a la vieille de la rue des Tilleuls. Tu verrais dans quel état elle me laisse ses cabinets de toilette ! En plus, ça pue la pisse de chat chez elle. Ce matin, j'ai dû faire tout le tour de sa maison pour trouver d'où l'odeur venait. Je ne pouvais pas partir sans nettoyer ça. On ne sait jamais, si les pompiers ou le médecin doivent venir chez elle, qu'est-ce qu'il vont penser d'elle ? Et de moi ? Et de mon travail ? Je ne peux pas dormir avec cette idée.

Cassy écouta sans rien dire. Sa mère n'attendait pas d'elle une réponse. Ses questions étaient plutôt rhétoriques. D'ailleurs, personne n'attendait jamais de réponse de la part de Cassy. Juste qu'elle soit sage. Alors, elle était sage et écoutait les autres sans broncher. Elle ne voulait pas créer d'histoires.

— Remarque, je préfère mon travail d'aujourd'hui à celui du temps où je faisais les bureaux dans l'usine de ton père. Je m'y esquinçais le dos. Je t'ai déjà raconté que c'est là que je l'ai rencontré ? À l'époque, c'était un bel homme. D'ailleurs Brigitte lui tournait autour. Mais c'est moi qui l'ai eu ! Il fallait le voir, il était musclé. Il me faisait penser au chanteur de A-ha !

Cassy n'avait aucune idée de qui étaient les A-ha mais elle comprit que c'était